

Dimanche 26 janvier 2014 09h00 [GMT + 1]

NO 371

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde – PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix – AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



Le racisme 2.0 **par Éric Laurent**

Les débats récents qui ont eu lieu autour de l'interdiction du spectacle de Dieudonné font résonner de façon très actuelle une des « anticipations lacaniennes »¹ sur la fonction de la psychanalyse dans la civilisation. Les derniers mots du Séminaire XIX, en juin 1972, visent précisément notre avenir. La sortie de la civilisation patriarcale lui paraissait alors acquise. L'époque post-68 bruissait encore de propos sur la fin du pouvoir des pères et l'avènement d'une société des frères, accompagnée de l'hédonisme heureux d'une nouvelle religion du corps. Lacan gâche un peu la fête en ajoutant une conséquence qui passait alors inaperçue : « Quand nous revenons à la racine du corps, si nous revalorisons le mot de frère, [...] sachez que ce qui monte, qu'on n'a pas encore vu jusqu'à ses dernières conséquences, et qui, lui, s'enracine dans le corps, dans la fraternité du corps, c'est le racisme ». L'idolâtrie du corps a des conséquences tout autres que l'hédonisme narcissique auquel certains pouvaient croire limiter cette « religion du corps ». Elles annoncent dans la modernité d'autres figures de la religion que celles des religions séculaires, comme s'exprimait Raymond Aron, qui hantaient l'époque et fournissaient, selon lui, « l'Opium des Intellectuels ».

Au moment même où Lacan prévoyait la montée du racisme, soulignée avec insistance de 1967 aux années 1970, l'atmosphère était plutôt à la réjouissance devant les perspectives d'intégration des nations dans les ensembles plus vastes qu'autorisaient les « marchés communs ». On était alors, plus qu'aujourd'hui, pour l'Europe. Lacan accentue cette conséquence inattendue avec une précision qui, à l'époque, a surpris. Interrogeant Lacan dans « Télévision » en 1973, Jacques-Alain Miller se faisait l'écho de cette surprise et mettait en valeur l'importance de cette thèse. « D'où vous vient par ailleurs l'assurance de prophétiser la montée du racisme ? Et pourquoi diable le dire ? ».² Lacan répondait : « Parce que ce ne me paraît pas drôle et que pourtant, c'est vrai. Dans l'égarément de notre jouissance, il n'y a que l'Autre qui la situe, mais c'est en tant que nous en sommes séparés. D'où des fantasmes, inédits quand on ne se mêlait pas ». La logique développée par Lacan est la suivante. Nous ne savons pas ce qu'est la jouissance dont nous pourrions nous orienter. Nous ne savons que rejeter la jouissance de l'autre. Par le fait de *se mêler*, Lacan dénonce le double mouvement du colonialisme et de la volonté de normaliser la jouissance de celui qui est déplacé, immigré au nom de son soi-disant « bien ». « Laisser cet Autre à son mode de jouissance, c'est ce qui ne se pourrait qu'à ne pas lui imposer le nôtre, à ne pas le tenir pour un sous-développé. [...] comment espérer que se poursuive l'humanitarisme de commande dont s'habillaient nos exactions ? ». Ce n'est pas le choc des civilisations, mais le choc des jouissances. Ces jouissances multiples fragmentent le lien social, d'où la tentation de l'appel à un Dieu unifiant.

Lacan annonce là aussi quelque chose, le retour des fondamentalismes religieux. « Dieu, à en reprendre de la force, finirait-il par ex-sister, ça ne présage rien de meilleur qu'un retour de son passé funeste. » Dans ses propos sur la logique du racisme, Lacan prend en compte la variation des formes de l'objet rejeté, ses formes distinctes qui vont de l'antisémitisme d'avant guerre, qui conduit au racialisme nazi, au racisme postcolonial envers les immigrés. Le racisme en effet change ses objets à mesure que les formes sociales se modifient, mais, selon la perspective de Lacan, toujours gît, dans une communauté humaine, le rejet d'une jouissance inassimilable, ressort d'une barbarie possible.

Avant « Télévision », Lacan évoque cette question du racisme dans sa « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » et dans son « Allocution sur les psychoses de l'enfant », lors de cette même année. Dans la « Proposition... », Lacan évoque ce que le racialisme nazi avait, dans sa barbarie, de « précurseur » : « Abrégeons à dire que ce que nous en avons vu émerger, pour notre horreur, représente la réaction de précurseurs par rapport à ce qui ira en se développant comme conséquences du remaniement des groupements sociaux par la science, et notamment de l'universalisation qu'elle y introduit. Notre avenir de marchés communs trouvera sa balance d'une extension de plus en plus dure des procès de ségrégation. »³ Et dans l'« Allocution sur les psychoses de l'enfant », il précise le nœud entre position du psychanalyste et mouvement de la civilisation : « Comment nous autres, je veux dire les psychanalystes, allons y répondre : la ségrégation mise à l'ordre du jour par une subversion sans précédent »⁴.

En fait, la logique par laquelle Lacan construit quelque ensemble humain que ce soit opère une torsion sur la *Massenpsychologie* freudienne. En 1921, après avoir formulé la deuxième topique qui organise la réalité psychique, Freud reprend la question du destin pulsionnel à partir du sort de l'identification qui régit de façon déterminante la vie psychique : « À l'opposé de la procédure habituelle, notre investigation ne choisira pas comme point de départ une formation en foule relativement simple, mais au contraire elle partira des foules hautement organisées, durables et artificielles. Les exemples les plus intéressants de telles formations sont l'Église, la communauté des croyants, et l'Armée, la foule militaire... Les masses avec meneur ne seraient-elles pas les plus originelles et les plus complètes ; le meneur ne pourrait-il pas, dans les autres, se trouver remplacé par une idée, une abstraction, ce avec quoi font, et bien déjà, transition les masses religieuses, avec leur chef suprême impossible à montrer ; une tendance commune, un souhait auquel une multitude peut prendre part, ne fourniraient-ils pas ce même substitut ? [...] la haine envers une personne ou une institution déterminées pourrait avoir une action tout aussi unifiante. »⁵ Pour Freud, la haine et le rejet raciste font lien, mais restent connectés au leader qui prend la place du père ou, plus exactement, du meurtre du père. L'illimité de l'exigence subsiste dans la foule et l'établissement du lien social reste fondé sur l'assise pulsionnelle de

l'identification. La foule stable comporte en elle le même principe d'illimitation dégagé pour la foule primaire. Freud peut ainsi rendre compte de l'armée comme foule organisée et du pouvoir de tuerie sauvage qui l'accompagne. La haine commune peut unifier une foule, elle reste liée à une identification ségrégative au leader.

Pour construire la logique du lien social, Lacan ne part pas de l'identification au leader, mais d'un premier rejet pulsionnel. Son temps logique aboutit à proposer pour toute formation humaine trois temps selon lesquels s'articulent le sujet et l'Autre social :

- 1) Un homme sait ce qui n'est pas un homme ;
- 2) Les hommes se reconnaissent entre eux ;
- 3) Je m'affirme être un homme, de peur d'être convaincu par les hommes de n'être pas un homme.

Ces temps d'identification ne partent pas d'un savoir sur ce que serait être homme, puis d'un processus d'identification, mais cette logique part de ce que **n'est pas** un homme – Un homme sait ce qui n'est pas un homme. Cela ne dit rien sur ce qu'est un homme. Ensuite, les hommes se reconnaissent entre eux pour *être* des hommes : ils ne savent pas ce qu'ils font, mais se reconnaissent entre eux. Enfin, Je m'affirme *être* un homme. Là est toute la question de l'affirmation ou de la décision jointe à la fonction de la hâte, la fonction de l'angoisse – de peur *d'être* convaincu par les hommes de *n'être* pas un homme⁶.

Cette logique collective est fondée, sur la menace d'un rejet primordial, d'une forme de racisme : un homme sait ce qui n'est pas un homme. Et c'est une question de jouissance. N'est pas un homme celui que je rejette comme ayant une jouissance distincte de la mienne. « Mouvement qui donne la forme logique de toute assimilation "humaine", en tant précisément qu'elle se pose comme assimilatrice d'une barbarie, et qui pourtant réserve la détermination essentielle du "je"... »⁷.

Quand Lacan écrivit ce texte, la barbarie nazie était proche. Elle a commencé par épingleur le Juif comme celui qui ne jouit pas comme l'Aryen : un homme n'est pas un homme parce qu'il ne jouit pas comme moi. À l'envers, on peut souligner, dans cette logique, que si les hommes ne savent pas quelle est la nature de leur jouissance, les hommes savent ce qu'est la

barbarie. À partir de là, les hommes se reconnaissent entre eux, ils ne savent pas trop comment. Et ensuite, subjectivement, un par un, je me hâte. Je m'affirme comme homme, de peur d'être dénoncé comme n'étant pas un homme. Cette logique collective va nouer ensemble, à partir d'une absence de définition de *l'être-un-homme*, le *Je* qui s'affirme et l'ensemble des hommes en court-circuitant le leader.

Cette forme logique va être poursuivie au long de l'œuvre de Lacan. Elle sera compliquée par la théorie du désir et la théorie de la jouissance, mais elle va fonctionner, y compris dans la logique de la passe. La logique de constitution de la collectivité psychanalytique sera abordée selon la même logique anti-identificatoire ou plus exactement d'identifications non ségrégatives, comme les a appelées Jacques-Alain Miller dans sa « Théorie de Turin »⁸.

1) – Un psychanalyste sait ce qui n'est pas un psychanalyste – cela ne dit pas du tout que le psychanalyste sache ce qu'est un psychanalyste.

2) – Les psychanalystes se reconnaissent entre eux pour être des psychanalystes – c'est ce qu'on demande dans l'expérience de la passe, qu'un cartel reconnaisse : – celui-là, il est des nôtres.

3) – Pour se présenter à la passe, le sujet, lui, doit s'affirmer, décider d'être psychanalyste et risquer de ne pas convaincre les autres qu'il est un psychanalyste⁹.

Si Lacan a insisté sur cette dimension du racisme dans la « Proposition... », c'est pour souligner que tout ensemble humain comporte en son fonds une jouissance égarée, un non savoir fondamental sur la jouissance qui correspondrait à une identification. Le psychanalyste est simplement celui qui doit le savoir pour constituer la communauté de ceux qui se reconnaissent comme psychanalystes.

La jouissance mauvaise en jeu dans le discours raciste est méconnaissance de cette logique. Elle est au fondement de tout lien social. Le crime fondateur n'est pas le meurtre du père, mais la volonté de meurtre de celui qui incarne la jouissance que je rejette. Donc, toujours l'antiracisme est à réinventer pour suivre les nouvelles formes de l'objet du racisme, se déformant à mesure des remaniements des formations sociales. Cependant, notre histoire met spécialement en valeur, dans les guises du racisme, la place centrale de l'antisémitisme, à la fois précurseur et horizon. Je

reprendrai l'analyse de la nouvelle forme de ce qui vient à nous faite par Bernard-Henri Lévy : « L'antisémitisme a une histoire. Il a pris, au cours des âges, des formes différentes mais correspondant, chaque fois, à ce que l'esprit du temps pouvait ou voulait entendre. Et je crois que, pour des raisons dans le détail desquelles il est impossible de rentrer ici, le seul antisémitisme susceptible de "marcher" aujourd'hui, le seul capable d'abuser et de mobiliser, comme il le fit à d'autres époques, un grand nombre de femmes et d'hommes, est celui qui saurait nouer le triple fil de l'antisionisme (les juifs soutiens d'un « Israël assassin »), du négationnisme (un peuple sans scrupules capable, pour arriver à ses fins, d'inventer ou d'instrumentaliser le martyr des siens) et de la concurrence des victimes (la mémoire de la Shoah fonctionnant comme un écran cachant les autres massacres de la planète). Eh bien, Dieudonné était en train d'opérer la jonction de ces trois fils. »¹⁰ L'étonnante réponse que lui adresse Nicolas Bedos ouvre une autre question sur le statut du comique à l'estomac dans notre civilisation de l'individualisme de masse démocratique. Il ne suffit pas d'y mettre l'estomac d'ailleurs, il y faut toutes les viscères pour se faire entendre. Conséquence inattendue : la télévision devient un média de moins en moins soft, et tous se rapprochent de la violence d'internet.

¹Miller J.-A., « Les prophéties de Lacan », LePoint.fr, 18 août 2013.

²Lacan J., « Télévision » [1973], *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 534.

³Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits, op. cit.*, p. 257.

⁴*Ibid.*, p. 363.

⁵Freud S., « Psychologie des foules et analyse du Moi », *Œuvres complètes*, XVI, Paris, PUF, 1991, p. 7. & 38.

⁶Lacan J., « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée » [1945], *Écrits*, Seuil, 1966, p. 213.

⁷Lacan J., « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée » [1945], *Écrits, op. cit.*, p. 213.

⁸Miller J.-A., « Théorie de Turin », Intervention au 1er congrès scientifique de la Scuola lacaniana di Psicoanalisi (en formation), le 21 mai 2000, dont le thème était « Les pathologies des lois et des normes », disponible sur le site de l'École de la Cause freudienne.

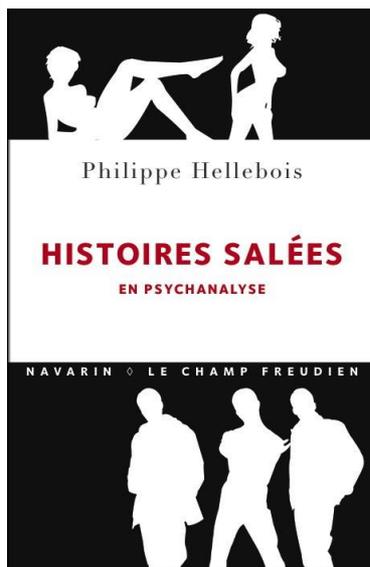
⁹Laurent É., « Les paradoxes de l'identification », cours de 1993 à la Section Clinique, le 1er décembre 1993, inédit.

¹⁰Lévy B.-H., « Pour en finir (provisoirement ?) avec l'affaire Dieudonné », *Le Point*, 16 janvier 2014, disponible sur internet.

- Les usages du contrôle, samedi 8 février à la Mutualité -

Une subjectivité seconde par Philippe Hellebois

Je voudrais reparler avec vous de vos Histoires salées en psychanalyse¹, pour souligner ce qu'elles n'évoquent qu'en passant, l'expérience du contrôle vue du côté du contrôlé, et qui en constitue pourtant le ressort. Histoires salées, drôle de titre d'ailleurs pour parler du contrôle !



Je préférerais dire *titre drôle* parce que le contrôle peut être très drôle, ce qui n'est pas toujours aperçu. Si j'osais, je dirais qu'elles sont le produit d'une espèce de traversée du contrôle. On peut traverser beaucoup de choses, le fantasme, le désert, l'océan ou encore l'été – pensons à la formidable *Traversée de l'été* de Truman Capote –, alors pourquoi pas le contrôle ? [rire]

Comment ça ?

Les *Histoires salées* ne sont ni un reflet, ni un écho, ni un journal du contrôle. C'est le contrôle *plus* quelque chose. Pour le dire plus clairement, il faudrait entrer un peu dans leur mode de fabrication, leur cuisine interne. Le contrôle, cela se prépare puisqu'il s'agit en peu de temps de donner une idée d'une analyse parfois très longue, soit d'en faire un cas avec son matériel, ses lignes de force, etc. Il ne faut pas croire que la séance de contrôle se limite à lire ses notes en attendant le commentaire lancé par le contrôleur du haut de son expérience, en général bien plus grande que celle du contrôlé. Cette étape franchie, il peut alors se passer quelque chose d'inédit, d'imprévu – ce n'est pas garanti ! En effet, pour peu que le contrôleur ne fasse pas taire le contrôlé en imposant ses signifiants à lui – même si c'est parfois nécessaire –, ils entrent tous deux, fût-ce sur un mode différent, dans un

autre champ de la parole, une zone inconnue, régie non plus par le savoir, mais par l'association libre.

Le contrôle, c'est ça aussi : l'association libre à propos d'un autre que soi. En ce sens, le contrôle permet au contrôlé d'accéder à ce que Lacan appelle une *subjectivité seconde*. Jacques-Alain Miller dit pour sa part que le contrôle resubjective l'analyste. C'est le moment de la trouvaille qui peut d'ailleurs surgir des deux côtés – Lacan fait de cette subjectivité seconde un fruit. C'est à partir de cette trouvaille, du nouveau point de vue qu'elle donne sur le travail analytique accompli, considérable ou ténu, que ces *Histoires salées* ont été écrites. Et d'une certaine façon, on peut dire qu'elles l'ont été à quatre mains, l'analysant, l'analyste, le contrôleur et la psychanalyse, soit cette autre parole invitée surprise au banquet – et ceci sans compter le grain de sel significatif de l'éditrice !

Si le contrôle est un terme indigeste voire sinistre – Lacan dixit –, sa pratique ne l'est donc pas du tout ?

Effectivement, et je n'hésiterai pas, pour ma part, à parler de joie. Joie est d'ailleurs un très beau mot puisqu'il peut se dire en plus d'un seul sens, évoquant les diverses catégories du plaisir tout comme, par antiphrase, malheur et désagrément – les dictionnaires donnent souvent l'exemple des joies du mariage ! Le contrôle sera donc une joie, mais une joie qui se mérite, la joie n'allant pas sans les efforts, parfois désagréables, nécessaires à obtenir un résultat qui vaille – n'est-ce pas ce que l'on appelle travail ?

Essayez-vous de répondre à la question posée par Lacan à la fin de son « Allocution sur les psychoses de l'enfant » : « Quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail ? »



Je voudrais bien ! En tout cas, cette joie existe, et je ne me vois guère m'en passer. Pourquoi le ferais-je d'ailleurs ? Mon contrôleur ne me met pas à la porte bien qu'il se prête au jeu depuis plus de vingt-cinq ans.

Cela dit, ne croyez pas qu'il n'y a que des beaux jours. Si Lacan qualifiait le jeune analyste – celui que l'on reste sans doute toujours un peu – de rhinocéros faisant n'importe quoi, je me souviens pour ma part, d'une interprétation, aussi cuisante qu'inoubliable, à propos d'une des premières analyses que je menais, et qui constitua une sorte de point de départ ou de fuite : « On dirait deux batraciens dans une mare ! » Une mare, fort heureusement, c'est tout petit à traverser, sauf en latin !

En vingt-cinq ans, il a eu l'occasion de vous dire autre chose tout de même ?

Mais oui, il doit être trop gentil ! Notamment ceci, de plus agréable à entendre, et qui situe surtout très bien la place du contrôleur dans le désir de l'analyste : « Maintenant vous vous débrouillez bien tout seul, mais il faut que ça tourne autour de moi. » Le contrôle n'est donc pas sans objet, et cet objet n'est jamais l'analysant dont on parle, mais le contrôleur qui consent à partager la responsabilité de l'exercice. Pensons à ce que J.-A. Miller a pu dire de l'objet – à partir de l'*ob* latin – dans son dernier cours, « L'Un-tout-seul » : à la fois *en face* et *à cause de*. Le contrôleur est donc bien plus qu'un maître, un boutefeu.



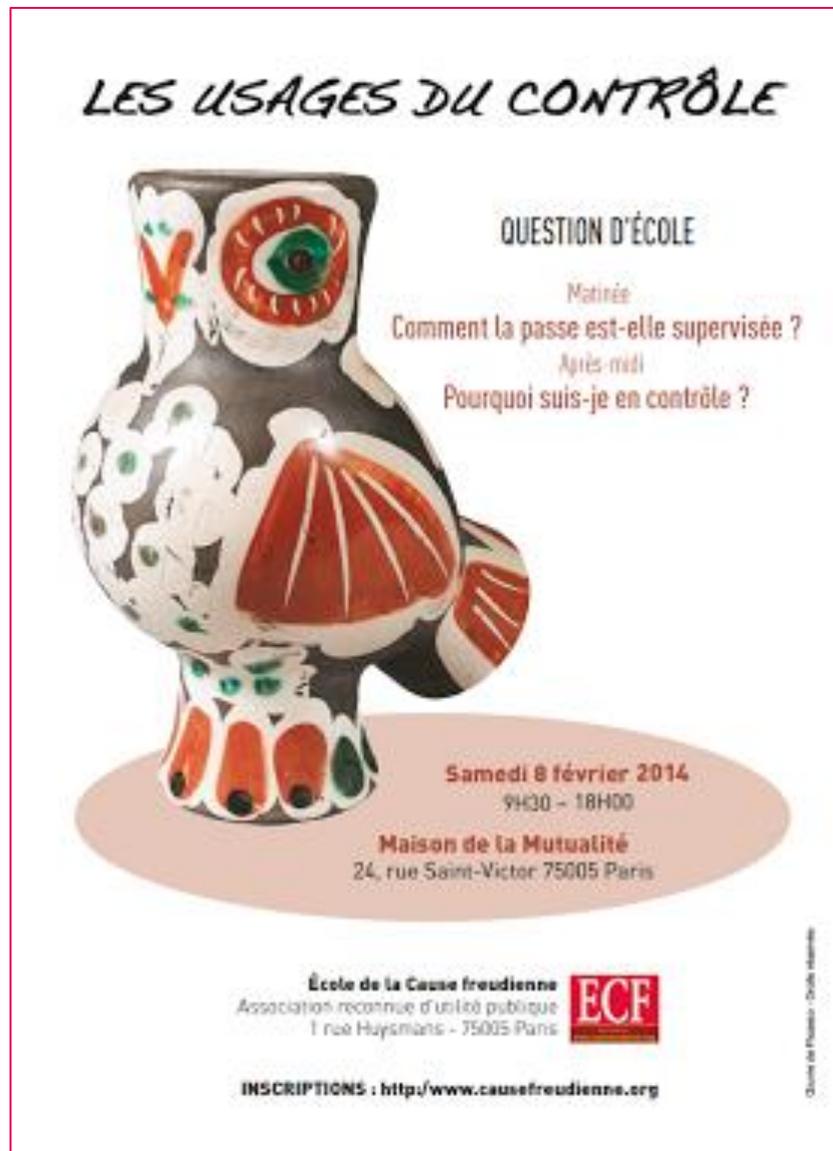
¹ Hellebois Ph., *Histoires salées en psychanalyse*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2013. Disponible sur ecf-echoppe.com et à la librairie de la journée Question d'École du 8 février 2014.

À lire aussi

Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil 1966, p. 253 ; « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 369.

Miller J.-A., « La confiance des contrôleurs », Débat avec V. Baio, H. Tizio, . R. Barros, S. Cottet, J. Chamorro, E. Laurent, *La Cause freudienne*, novembre 2002, n° 52, p. 121-166 ; *L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse* [2008-2009], enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçons des 12 & 26 novembre et du 17 décembre 2008, inédit..

Lazarus-Matet C., « Philippe Hellebois et le sel du désir de l'analyste », *Lacan Quotidien* n°333, 18 juin 2013. [[lien vers LQ 333](#)]



LES USAGES DU CONTRÔLE

QUESTION D'ÉCOLE

Matinée
Comment la passe est-elle supervisée ?

Après-midi
Pourquoi suis-je en contrôle ?

Samedi 8 février 2014
9H30 - 18H00

Maison de la Mutualité
24, rue Saint-Victor 75005 Paris

École de la Cause freudienne
Association reconnue d'utilité publique
1 rue Huysmans - 75005 Paris

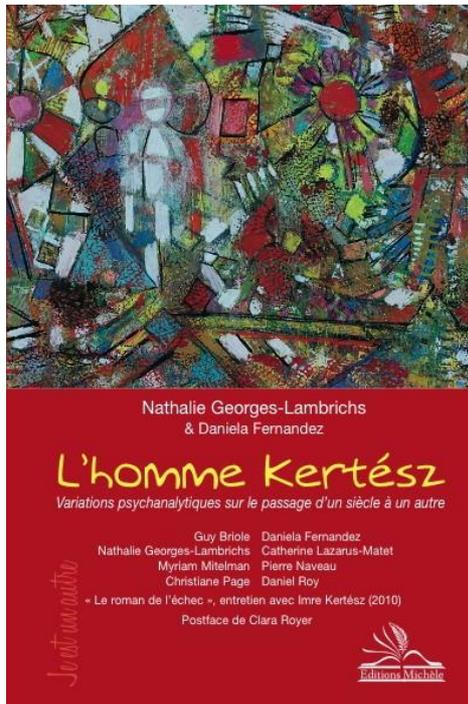
INSRIPTIONS : <http://www.causefreudienne.org>

Clotilde de Foa - 2014

Informations et inscriptions : <http://www.causefreudienne.net/>

- Autour de *L'homme Kertész* -

Un destin singulier par Philippe De Georges



*L'Homme Kertész*¹ a fait l'événement de la rentrée littéraire dans le champ freudien ! Ce petit livre, publié sous la direction de Nathalie Georges-Lambrichs et Daniela Fernandez aux Éditions Michèle, regroupe une série de textes rédigés par quelques-uns de nos collègues, auxquels s'ajoute, en point d'orgue, un entretien plein de surprises avec Imre Kertész lui-même².

L'événement tient d'abord à ce que soit accueillie et commentée l'œuvre d'un auteur que le Nobel a su couronner, « malgré » sa solitude et la méconnaissance dans laquelle elle est tenue en Hongrie même, patrie de

son auteur. On se souvient que ce jury avait su reconnaître l'œuvre de Claude Simon que le public français tenait alors dans la plus profonde ignorance – il n'est pas absolument démontré que cela ait d'ailleurs changé....

L'homme Kertész, donc, comme on dit l'Homme Moïse. C'est-à-dire un écrivain majeur au tournant de deux siècles, tel que son œuvre l'éclaire dans le plus singulier de son engagement. Il n'est pas question ici de le prendre comme « survivant », comme témoin de la vie des camps de concentration, comme héros pris dans l'Holocauste. L'attention la plus fine est portée à ce qu'il écrit et que n'aurait pu faire nul autre. Même si l'expérience inaugurale de cet homme est sa déportation à quinze ans et sa survie après la traversée de ce qui n'a pas été pour lui l'enfer.

Ce qui est le propre de cet écrivain-là est d'abord qu'il soit parti d'un constat, qui a pu dramatiquement manquer, sinon à Robert Antelme, du moins et à coup sûr, à Primo Levi : l'impossibilité du témoignage. Pourtant,

un jour, comme par une illumination soudaine, la nécessité d'écrire s'impose à lui (pour « reprendre sa vie au Moloch de l'histoire »), parce qu'il est impossible d'oublier et que vivre appelle cet acte. Parce que l'Europe a failli et qu'Auschwitz est le *point zéro*. Mais nul ne pourrait croire à cette biographie, comprendre ce récit, ces « faits réels ». Rien ne peut communiquer ou transmettre ce qui est pire que la mort, soit la disparition de la vie *humaine*. Aussi s'impose à lui, qui sait que le mot manque à dire et à se faire entendre, l'autre nécessité qui est celle de la fiction. La littérature répond, « non comme réalité ». La vérité par la fiction, c'est son programme. Une langue vient à s'écrire. C'est celle d'un auteur allemand de langue hongroise, comme il dit. La langue maternelle n'est pas de mise et K. doit trouver un outil, comme a dû le faire aussi Paul Celan. La frappe singulière est ici ce que l'auteur qualifie de langue « atonale », non sans rapport avec la musique hongroise qui a marqué le début du XXème siècle de son génie. C'est le style qui marquera cet effort obstiné pour dire ce qu'est l'inexistence, car *inexister* est le verbe qui manque à la langue commune pour traduire ce destin singulier.

Kertész ne s'inscrit pas dans une catégorie convenue au titre de laquelle il pourrait porter témoignage ; ni celle des anciens déportés, ni celle de juif, de survivant, de victime. Sa position est ce qu'il nomme *l'inappartenance*. C'est ce qui le conduit à tenir haut une parole qui revendique autant le singulier que l'universel. Car pour lui, les camps nazis ne sont pas une question nationale juive. Il affirme tout au contraire le caractère universel de l'Holocauste³, comme un héritage passé du judaïsme à la chrétienté puis à toute la culture. On entend déjà là que la folie nazie n'a pas été une extravagance de l'histoire, un accident de parcours. Pour Kertész, c'est de la chute aux abîmes des valeurs de l'Europe qu'il s'est agi. Ce postulat tient à une conviction, qu'il communique à sa première épouse, au moment de se lancer dans l'aventure : Auschwitz a été l'exacerbation des vertus éducatives et de l'anéantissement qu'il a vécu dès son enfance. Il y a homogénéité entre Auschwitz et le père. Telle est sa logique. La mentalité nationale-socialiste a été rendue possible par l'infiltration de tout le tissu social par un grand reniement et un mensonge universel. Chez cet auteur si proche de Freud, dont il est imprégné, c'est d'une obscure transmission qu'il s'agit, celle qui fait que le fils hérite du péché du père. Pierre Naveau fait consonner un certain « Père, ne vois tu pas que je brûle ? », avec le chant

terrible du Goethe du Roi des Aulnes. De père en fils, c'est la mort qui chemine au galop de la nuit et de la brume. « Il y a de l'Auschwitz dans l'air depuis longtemps⁴ ». Telle est la clé de ce « complexe universel du père » que Kertész dénonce. D'où sans doute la détestation de son nom propre. Kertész a pris la faute sur lui. Il est coupable, il est criminel. C'est ce que manifeste la *présence* de l'enfant absent, à jamais, celui qui ne naîtra pas, car il refuse de transmettre la possibilité qu'un tel destin se perpétue.

Il ne s'agit pas seulement du « sabre levé de toutes les guerres de cent ans », de la haine inépuisable des frères. Ici, le père sacrifie le fils. Il s'agit du couteau levé de l'Holocauste, celui qui est un instant suspendu au-dessus du cou d'Isaac, mais que nul messager divin ne vient arrêter dans sa course¹. Tous les fils s'appellent Isaac et la fureur des pères vient de la nuit des temps.



¹Georges-Lambrichs N. et Fernandez D. [s/Dir.], *L'homme Kertész*, Ed. Michèle, Paris, 2013. Avec des textes de Guy Briole, Catherine Lazarus-Matet, Myriam Mitelman, Pierre Naveau, Christiane Page, Daniel Roy, un entretien inédit avec Imre Kertész et une postface de Clara Royer. Disponible sur ecf-echoppe.com

² *La Cause freudienne* en avait publié une première transcription dans son n°77

³Kertész I., *L'Holocauste comme culture*, Actes Sud, Arles, 2009.

⁴Kertész I., *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, Actes Sud, Arles, 1995.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

rédaction **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

conseiller **jacques-alain miller**

▪ rédaction

coordination **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture **pierre-gilles gueguen, jacques-alain miller, eve miller-rose, anne poumellec, eric zuliani**

édition **cecile favreau, luc garcia, bertrand lahutte**

▪ équipe

▪ pour l'institut psychanalytique de l'enfant **daniel roy, judith miller**

▪ pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole **graciela brodsky**

-Lacan Quotidien au brésil **angelina harari**

-Lacan Quotidien en espagne **miquel bassols**

- pour Latigo, **Dalila Arpin et Raquel Cors**

- pour Caravanserail, **Fouzia Liget**

-pour Abrasivo, **Jorge Forbes et Jacques-Alain Miller**

diffusion **éric zuliani**

▪ designers **viktor&william francboizel** vwfcbzl@gmail.com

▪ technique **mark francboizel & olivier ripoll**

▪ médiateur **patachón valdès** patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ ecf-messenger@yahogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : **éric zuliani**

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : **gil caroz**

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse

▫ responsable : **oscar ventura**

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis

▫ responsables : **dominique holvöet et florencia shanahan**

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR **CLIQUEZ ICI.**

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫
Paragraphe : Justifié ▫ Notes : en fin de texte, taille 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •
